

LE CALENDRIER ET L'HORLOGE

Alexandre Szalai.

Dans les régions les plus développées du monde, et tout particulièrement dans les zones industrialo-urbaines, la vie sociale apparaît comme de plus en plus dépendante de la montre, alors qu'elle subit de moins en moins l'influence du calendrier.

Qu'en est-il aujourd'hui du temps « naturel », dans nos sociétés dont les rythmes d'activité n'ont plus rien à voir avec l'organisation traditionnelle du temps ? Comment nous adaptons-nous à ce temps qui nous est artificiellement imposé ? Alexander Szalai évoque ici ce problème. Il lança en 1960 les premières études sur les budgets-temps. Il est aujourd'hui Professeur de sociologie à l'Université des Sciences Économiques de Budapest. Il collabore au Centre Européen de Coopération, de Recherche et de Documentation en Sciences Sociales de Vienne, où il dirige une équipe de recherche sur des comparaisons internationales en termes de budgets-temps.

C'est bien un gadget mécanique : le réveil ou la montre dont on se sert sont des machines, au même titre que les autres machines qui ont été à la base de la révolution industrielle et sur les progrès desquels repose encore toute industrie. La montre parle donc le même langage que les machines : son tic-tac uniforme, 24 heures sur 24, correspond exactement aux sifflements, battements et rythmes divers de ses sœurs, les machines, qui gouvernent la production industrielle.

Un tic tac implacable

Le temps d'horloge, répétitif et neutre, ne reflète plus en rien le rythme auquel doivent s'adapter les individus qui travaillent à l'aide de machines, ou à leur service, tout en profitant d'elles. Rythme auquel on doit se conformer si l'on veut profiter de tous les avantages que nous offre l'industrie moderne, ceci, bien sûr, à un certain prix... Les progrès de l'industrialisation et de l'urbanisation ont fait que la montre est devenue progressivement une part intégrante de l'environnement humain, instrument de contrôle des activités quotidiennes de chacun, et par là-même, élément clé de leur aménagement du temps.

Dans les pays hyper-développés, comme le montrent plusieurs études récentes, 90 % ou plus de la population adulte (1) possèdent à la fois un réveil ou une horloge, mais aussi une montre-bracelet. Le pourcentage d'adultes démunis de montre n'atteint même pas 1 % dans les pays moyennement développés. En revanche, dans un pays tel que le Pérou qui ne figure pourtant pas parmi les régions les plus défavorisées du Tiers-Monde, le nombre des adultes sans montre ou sans réveil atteignait 21 % de la population, même dans des zones aussi actives que le port de Callao ou Lima, la capitale. Dans la plupart des pays pauvres en Afrique ou en Asie, l'écrasante majorité de la population rurale ne connaît ni montre ni horloge — collective ou privée, et ne peut donc « savoir » l'heure.

L'horloge-reine de l'Occident

Le rythme de la vie moderne — dans les pays riches — semble régi par l'horloge : en fait, la société industrielle a imposé son propre « temps » qui pèse plus fortement aujourd'hui sur le rythme quotidien des individus que ne le faisait l'alternance naturelle du jour et de la nuit, ou le rythme des

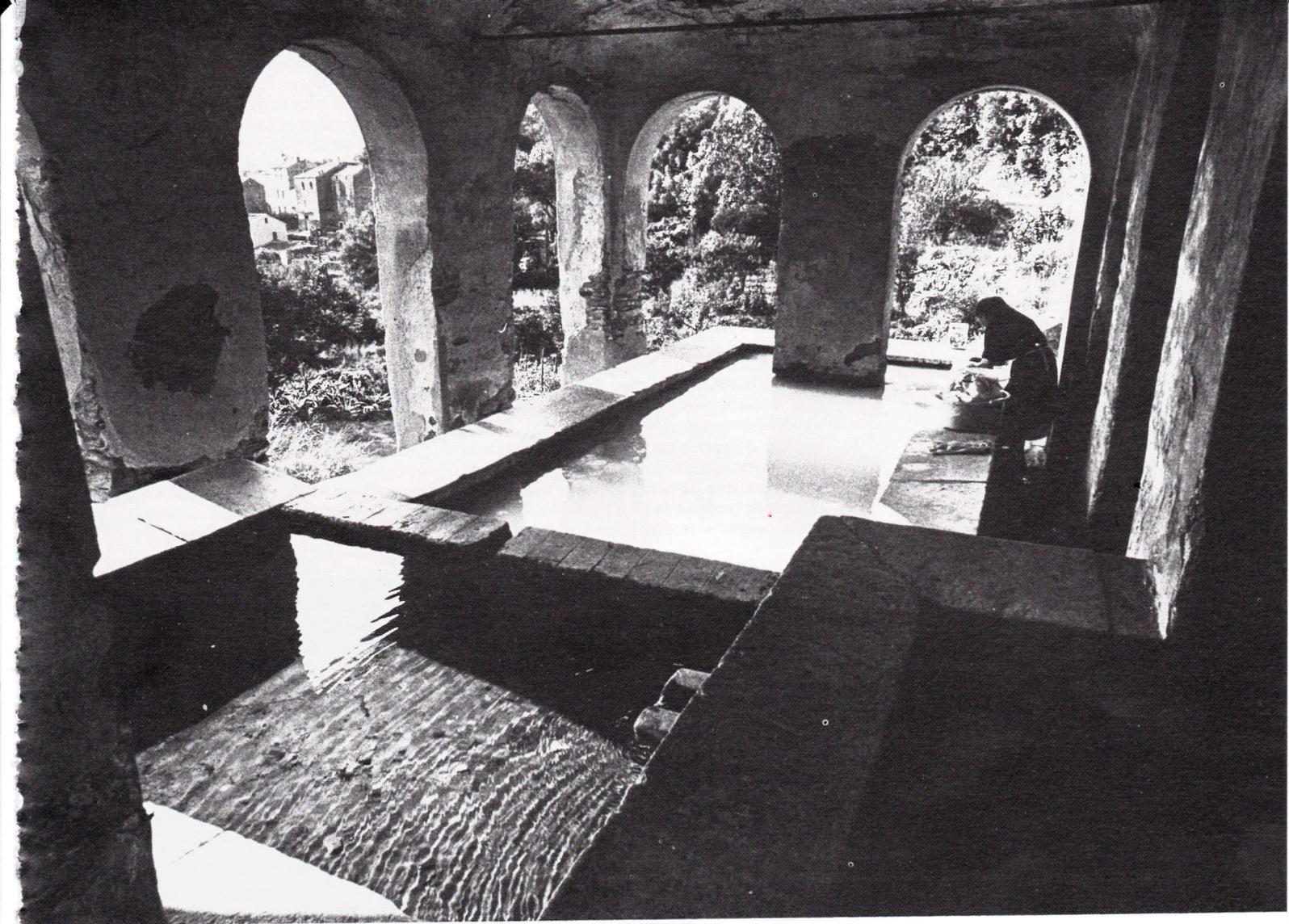
saisons sur le mode de vie des civilisations agraires du passé. La montre est à ce point devenue partie intégrante de l'homme moderne qu'il s'est arrangé pour pouvoir la porter constamment, même nu. C'est le seul mécanisme auquel il est habitué au point de le porter en nageant ou en plongeant, qu'il oublie d'enlever en faisant l'amour ou pour dormir.

Mais le résultat le plus frappant de cette hégémonie du temps mécanique, est que nos journées durent aujourd'hui vingt quatre heures, alors qu'elles ont été, pendant des millénaires, limitées, en termes de travail ou de loisirs, par le lever et le coucher du soleil, limites entre lesquelles prenaient place la presque totalité des activités sociales. L'industrie moderne ne pourrait pas survivre sans son mépris du jour ou de la nuit, ou des saisons. Elle a d'ailleurs pour objectif de produire de la lumière pendant la nuit, de la chaleur pendant l'hiver, de la glace en été, une circulation d'air sans vent, et des tas d'autres avantages, pourvu que les gens en aient envie et puissent se les offrir. Une branche spéciale de cette industrie a même pour but de présenter des plaisirs et des expériences, des films et des jeux des informations et même des services religieux, 24 heures sur 24 et 365 jours par an... On peut aujourd'hui se promener, conduire et prendre l'avion à n'importe quelle heure et pratiquement par n'importe quel climat.

Toute médaille a son revers : mais laissons cependant de côté, pour le moment, les problèmes de dysfonctionnement et les effets destructeurs, déjà trop connus qu'ont sur l'environnement humain les processus actuels de production industrielle. Essayons plutôt de « visualiser » les conséquences, moins évidentes mais aussi graves, de ce temps mécanique sur les modes de vie et les activités quotidiennes des individus. L'industrie moderne exige que des masses d'individus accomplissent leurs tâches quotidiennes à heures fixes. Une part croissante

a) « Dieu dit :
Que les lumières du firmament
séparent le jour de la nuit,
qu'elles indiquent les saisons,
les jours, et les années »...

b) L'homme seul dans la ville ;
plus un pays s'industrialise,
plus les gens s'enferment.
Places et agoras
ont été changées en super-marchés...



de la production industrielle s'effectue en continu, les usines tournant jour et nuit. D'où des horaires de travail qui s'étendent aux soirées et aux nuits, ou aux fins de semaine. L'automatisation améliore un peu cette situation, dans la mesure où elle permet de réduire la force de travail nécessaire dans une usine donnée.

Mais l'extension de l'automatisation a pour corollaire le fait qu'une part grandissante de la population active doit se résigner à ce que ses heures de travail s'étendent la nuit ou pendant le week end. De par leur nature même, les processus de production largement automatisés exigent de produire en continu, au lieu d'une production discontinue, les coûts d'investissement qu'ils entraînent n'étant pas rentables dans une autre hypothèse. Les progrès de l'automatisation permettent d'espérer un raccourcissement de la journée ou de la semaine de travail d'un grand nombre de gens, mais parallèlement, ceux-ci devront se faire à l'idée de travailler à des heures « impossibles ». L'ordinateur

rarement de jeter un coup d'œil à cet instrument pour noter l'heure et la durée de nos activités les plus intimes. Dans l'intimité, on a tendance à ne regarder sa montre que pour être sûr de ne pas oublier un devoir ou une contrainte imposée par la société qui nous abrite. Il est rare d'éprouver le besoin de mesurer le temps passé à lire pour son plaisir, à parler avec des amis ou à jouer avec ses enfants... Personne ne tient à connaître l'heure exacte à laquelle il a embrassé son conjoint. Regarder sa montre en faisant la cour à quelqu'un ou en faisant l'amour serait ressenti par son partenaire comme une insulte difficile à oublier. Plus un acte a un caractère intime, moins l'on éprouve le besoin d'en connaître la durée, et moins l'on est d'ailleurs capable d'en estimer cette durée, à posteriori. Kant remarquait assez justement qu'un moment qui a paru court quand on le vivait, apparaît beaucoup plus long en souvenir ; en revanche, lorsque le temps nous a paru long à passer, notre mémoire n'en garde pratiquement aucune



Où voit-on encore des gens assis dans leur jardin ?

travaille en milli-micro ou même en nano secondes. Les principes de programmation, et plus récemment de multi-programmation font qu'ils ne cessent jamais leur activité et sont toujours aptes à partager leur précieux « temps » avec de nombreux utilisateurs éloignés, qui peuvent les consulter à n'importe qu'elle heure et exiger une réponse immédiate. De tels monstres électroniques demandent évidemment d'être surveillés, nourris et servis sans relâche, au mépris des comportements humains habituels en termes de travail et de sommeil. De sorte qu'il font appliquer la loi du temps mécanique industriel à un éventail toujours plus large d'activités humaines.

Loisir et plaisir n'ont pas besoin de montre

Le temps mécanique ne régit pas complètement, bien sûr, nos activités quotidiennes ; il n'est d'ailleurs pas toujours accepté sans réticence. Mais il est vrai que, dans nos sociétés hyper-industrialisées, le port d'une montre est devenu aussi évident que de se vêtir. Il faut pourtant noter qu'il nous arrive

trace.

Tous ceux qui ont mené des recherches sur les budgets-temps — autrement dit la façon dont les gens « dépensent » le temps disponible — se sont rendus compte qu'il était très difficile d'évaluer la part quotidienne dévolue au temps « libre », c'est à dire aux activités indépendantes des devoirs sociaux et que l'on peut rattacher au domaine du loisir.

D'un point de vue subjectif, le règne du temps mécanique englobe, dans nos sociétés, non seulement la durée du travail quotidien et ses temps accessoires (transport aller et retour du travail), mais aussi beaucoup d'autres moments de notre vie éveillée, régis eux aussi par l'horloge sociale. Ce peut être, par exemple, le temps qui s'écoule entre la sonnerie signalant l'arrêt du travail et la sortie effective de l'employé. Que reste-t-il des 24 heures de la journée, après le temps dû au sommeil, ou d'autres besoins purement physiologiques qui comptent moins ? Mis à part, bien sûr, les devoirs familiaux et ménagers (s'occuper des enfants ou de la maison)... Ce qui reste, c'est le temps « libre », au sens le plus strict du terme, c'est à dire non soumis à des obligations. Pendant ce temps là, si nous ne sommes pas dérangés par notre environnement, nous

oublions d'entendre notre horloge intérieure.

Dans nos sociétés, ce dont les gens se plaignent le plus, c'est moins de la durée du travail quotidien que de la rareté ou l'absence totale de moments de loisir dans la vie de tous les jours. Ceci n'est pas exagéré. Dans la majorité des études sur les budgets-temps menées aujourd'hui en Europe, ou dans les pays industrialisés, on trouve un grand nombre de mères de famille avec de petits enfants, qui ont une double journée de travail, à l'usine, au bureau et chez elles. Ces femmes ne peuvent se souvenir d'avoir eu un seul moment de loisir en semaine ; même pas le Dimanche, car elles l'occupent à finir le travail ménager laissé de côté pendant la semaine.

On a fait une découverte intéressante lors d'une enquête internationale lancée au début des années 1970 par l'International Science Council (2) ; elle portait sur les activités quotidiennes de populations urbaines et suburbaines dans des pays aussi variés



que la Bulgarie et la Yougoslavie (niveau moyen de développement), ou que l'Allemagne et les États-Unis (pays hyper-industrialisés).

Qu'a-t-on découvert ? Aussitôt qu'un pays connaissait un réel « décollage » économique, l'organisation des activités quotidiennes des gens, le déroulement journalier de la vie sociale, l'usage que les gens faisaient de leur temps, en un mot leur budget-temps, s'adaptaient immédiatement aux besoins de la production industrielle et au temps artificiel qui régit toute société développée. Il y avait ainsi plus de similitudes entre les budgets-temps de la population d'une petite ville industrielle yougoslave (Kazanlik) et ceux des habitants de Jackson (Michigan, États-Unis), influencés par la proximité des usines de Detroit et de Chicago, qu'avec les budgets-temps des paysans yougoslaves de quelque vallée reculée dans les Balkans. Ces derniers conservaient, en effet, des rythmes liés aux modes de vie agricoles traditionnels.

Aussi bien les ouvriers de Kazanlik que ceux de Jackson travaillaient à temps fixes, tiraient un trait entre leur temps de travail et leur temps de loisir, travaillaient loin de leur domicile à l'écart de leur famille et vivaient selon un schéma régi par leurs horaires de

travail hebdomadaire. C'est bien cette caractéristique qui fait que leurs modes de vie sont, en réalité, semblables, même si l'un écoute une vieille radio, pendant que l'autre regarde sa T.V. en couleurs flambant neuve, ou que l'un emprunte un vieux bus folklorique pour aller travailler, tandis que l'autre prend sa voiture pour se ruier dans des embouteillages désespérants. Au delà de ces modalités différentes, c'est bien la même façon d'organiser son temps.

Le temps et l'environnement

En réalité, il paraît très difficile, sinon impossible, d'appliquer le concept de temps mécanique et nos catégories temporelles à des gens qui vivent sans montre et dont la vie est régulée par le lever et le coucher du soleil, ou le changement de saisons. Prenons un exemple :

Un berger est assis sous un arbre pour surveiller son troupeau et sculpte en même temps un morceau de bois comme le lui a appris son grand-père : s'agit-il de travail ou de loisir ? Peut-on lui demander à quelles heures exactement il a conduit son troupeau à l'abreuvoir et quelle heure il est, puisqu'il détermine l'heure d'après le soleil ? Quand a-t-il des moments de loisir, ou des vacances ? Les questions habituelles dans ce genre d'enquête sont, de toute évidence, inadéquates...

On peut pourtant établir quelques comparaisons intéressantes, aussi bien en termes qualitatifs que quantitatifs, entre l'aménagement du temps des sociétés industrielles ou post-industrielles et celui pratiqué dans les sociétés agraires. Mais pour effectuer des rapprochements valables entre des milieux aussi éloignés l'un de l'autre, il faut laisser de côté des catégories trop « typées », telles que travail à heures fixes, travail à la maison contre travail salarié, temps de déplacement vers le lieu de travail, vacances ; tous ces termes n'ont aucun sens en milieu rural traditionnel.

Reste la mesure du temps passé « à l'intérieur » et « à l'extérieur » : c'est la seule catégorie pertinente pour toutes les sociétés, quel que soit leur stade de développement ; ceci ne signifie pas pour autant que le temps passé dans un espace clos, « sous un toit », ou dehors, à ciel ouvert, dépende surtout de facteurs naturels tels que le climat ou les saisons. En effet, depuis les débuts de l'Histoire connue, le développement économique a été caractérisé par le fait que l'homme exerçait un contrôle croissant sur son environnement naturel, et un modelage de cet environnement selon ses besoins. D'où la construction de maisons et le développement d'un mode de vie à l'intérieur, qui apparaît comme l'une des grandes innovations de l'histoire de l'homme.

Cette absence de contingence par rapport à la nature et à son « calendrier » propre s'est considérablement renforcée avec la révolution industrielle : la rapidité avec laquelle l'homme est passé d'un mode de vie de plein air à un mode de vie confiné à l'intérieur en est l'un des signes les plus frappants. Il reste vrai que les gens qui habitent les pays chauds ont plus tendance à vivre dehors que ceux des pays au climat humide et froid.

Mais dans les régions où il n'existe pas de différences climatiques aussi évidentes, le temps passé dehors ou dedans répond à une autre rationalité. Plus un pays s'industrialise, plus les gens s'enferment. Nombre de leurs activités en plein air s'effectuent alors à l'intérieur.

La production industrielle se fait à l'intérieur d'ateliers ou d'usines conçues à cet effet. Même la production agricole perd aujourd'hui de son caractère de plein air : les conducteurs de tracteurs sont enfermés dans des cabines à air conditionné. Poulailers et porcheries sont progressivement remplacés par une production presque industrielle de volaille ou de porcs : les animaux sont nourris, engraisés et abattus sans avoir posé une patte dans un champ. Quant aux employés préposés à cet élevage, ils sont eux aussi enfermés dans les mêmes conditions.

Nos sociétés urbano-industrielles ont perdu l'usage de la marche. On voyage en vase clos : les masses de gens qui prennent voitures, métro et bus restent d'une certaine façon « à l'intérieur » : ce sont des espaces clos montés sur roues. Où voit-on encore des gens assis dans leur jardin ? Et d'ailleurs qui a encore un jardin ? L'agenda, le forum ou la place du marché où nos ancêtres passaient des heures à discuter, marcher ou flâner ont été changés en super-marchés, en halls de conférence, en clubs ou en cafétérias qui en sont l'équivalent en vase clos. On peut ajouter à cette liste les piscines ou les tennis couverts, les stades fermés... La télévision dissuade de marcher même jusqu'au cinéma du coin et le téléphone supprime les visites d'affaires ou d'amitié.

Voilà toutes les raisons pour lesquelles la révolution industrielle, telle que nous la vivons aujourd'hui, a réduit de façon drastique le temps passé dehors au profit d'activités plus confinées, dans un milieu d'ailleurs quelquefois plus confortable.

Cet état de fait suscite pourtant une demande accrue en termes d'activités de plein air, de la part de gens qui en sont de plus en plus frustrés. On crée alors des zones piétonnes pour retrouver le plaisir de la promenade et du lèche-vitrines. On crée des plans d'urbanisme, on essaie de remettre en état des parcs atrophés et des plages souillées, on relance le camping... Les écologistes, longtemps considérés comme des fous ou des idéalistes naïfs sont maintenant reconnus : on les écoute même parfois. Est-ce suffisant ?

Tous les thèmes abordés ici sont liés à l'état actuel du développement industriel et aux modes de vie qui en dépendent.

La nécessité d'y apporter des changements radicaux est évidente. Mais il ne semble pas qu'on puisse introduire de tels changements dans ce domaine simplement en décidant de faire tel ou tel choix. Il faut écarter les solutions simplistes. Il n'est ainsi pas question de restaurer les rythmes imposés par le calendrier ni d'effacer les règles imposées par le temps « mécanique » ; on ne peut revenir en arrière. Le problème ne consiste pas à être pour ou contre l'urbanisation, pour ou contre un mode de vie plus axé sur le plein air. Le problème est d'arriver à un meilleur équilibre entre ces extrêmes, à un développement économique et social, un usage de la nature et de l'environnement plus cohérents. Il faut aussi redéfinir une organisation des budgets-temps des individus qui répartisse mieux les temps quotidiens de travail et de loisir, qui fasse une part plus grande à la vie en plein air, quel que soit le climat, le lieu de travail ou de résidence.

A.S.

(1) « The Use of Time », SZALAI (Ed.), Centre Européen de Coordination, de Recherche et de Documentation en Sciences Sociales, Mouton, La Haye-Paris, 1972, 868 pages.

(2) Enquête intitulée : Multinational Time-Budget Research Project. International Science Council.